

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE

Portraits : Robert et Clara Schumann

<i>Quelques manifestations de l'Emotion musicale.</i>	M. DAUBRESSE.
<i>Ménage d'artistes (Robert et Clara Schumann).</i>	P. DE STOECKLIN.
<i>Lettres inédites (suite) de.....</i>	GUILLAUME LEKEU
<i>La Vestale de Spontini, à Béziers.....</i>	L. LACRIE.
<i>Les Festivals Mozart à Salzbourg et à Munich..</i>	EL. DE STOECKLIN.
<i>Correspondances de : VICHY, OSTENDE, SPA,</i>	
<i>LONDRES, AIX-LES-BAINS.</i>	
<i>Pot-pourri.</i>	
<i>Echos et Nouvelles diverses.</i>	

Quelques manifestations de l'Émotion Musicale

Il est, dit Cabanis, des associations particulières de sons, et même de simples accents, qui s'emparent de toutes les facultés sensibles qui, par l'action la plus immédiate font naître à l'instant, dans l'âme, certains sentiments que les lois primitives de l'organisation paraissent leur avoir subordonnés. La tendresse, la mélancolie, la douleur sombre, la vive gaieté, la joie folâtre, l'ardeur martiale, la fureur peuvent tantôt être réveillées tantôt calmées par des chants d'une simplicité remarquable. »

Si l'on ajoute que ces émotions peuvent se manifester par des signes visibles aux yeux de l'observateur, que l'on peut même, en certain cas, les mesurer on aura le début d'un des chapitres les plus intéressants de la psychologie musicale.

Nous emprunterons peu d'observations aux Anciens (la légende vient ici trop facilement troubler les certitudes) cependant, qui voudrait oublier Achille, lorsqu'il entend la trompette guerrière, retrouvant des forces pour voler au combat, redemandant ses armes et la plaine où il

fut blessé !... Mais la valeur du fils de Pélée avait-elle besoin de semblables excitations ?... Au VI^e siècle, avec Gélimer, dernier roi des Vandales, la musique se fait consolatrice. Assiégé par Bélisaire sur le mont Papoue, il demanda, pour toute grâce, à ses ennemis... une cithare (1).

A l'époque où florissait la *virginale*, ancêtre de nos formidables pianos à queue, nous voyons la reine Elisabeth d'Angleterre, en proie aux affres de la mort, faire jouer ses musiciens, afin qu'ils adoucissent, par leurs accords l'horrible passage qu'il lui fallait franchir.

Mais, hâtons-nous d'arriver à ces curieuses manifestations physiques qui accompagnent, chez quelques sujets, extrêmement sensibles, l'émotion musicale et même l'émotion poétique.

Boyle rapporte qu'un musicien de sa connaissance sentait toujours un frisson involontaire en récitant deux vers de Lucain.

Derham dit qu'il a connu un homme qu'un froid de glace envahissait, de la tête au cœur, lorsqu'il lisait à haute voix, ou entendait lire, le 53^e chapitre d'Isaïe ou les lamentations de David sur Saül et Jonathan.

La poésie semble encore plus puissante que la musique comme provocatrice d'émotions. Le rire, les pleurs, les sanglots même de l'auditoire répondent quelquefois à la voix de l'artiste, héros imaginaire, d'un drame inexistant, dans un décor de papier peint. Puissance de l'illusion, dispensatrice d'une heureuse erreur.

Revenons à la musique. L'illustre Van Swieten raconte l'histoire d'une jeune fille dont tous les muscles entraient en convulsion aussitôt qu'elle entendait le son d'une cloche.

Grétry signale le fait suivant : « Je mets trois doigts de la main droite sur l'artère du bras gauche, ou sur tout autre artère de mon corps, je chante intérieurement un air dont le mouvement de mon sang est la mesure ; après quelque temps, je chante avec chaleur un air d'un mouvement différent, alors je sens très distinctement mon pouls qui accélère ou retarde son mouvement pour se mettre à peu près à celui du nouvel air.

Il s'agit ici d'un effet purement rythmique, et, sans être Grétry, nous l'avons tous plus ou moins éprouvé. Qui n'a vu, aux sons d'une musique militaire, de paisibles bourgeois, peu soucieux d'habitude d'une allure martiale, se redresser, effacer les épaules, et, la canne sous le bras, se mettre momentanément à l'allure de la colonne. Le besoin instinctif de régler leur pas sur la mesure perçue les entraîne soudain, et, pour passer qu'il soit, l'effet qu'ils éprouvent mérite d'être signalé.

De même, dans une salle de danse, lorsque l'orchestre attaque les premières mesures d'un pas connu, on devine, avant même le départ

(1) Procop. lib. 4 (Vandalus et Cedranus).

des danseurs, l'ordonnance de leurs mouvements. Inconsciemment, automatiquement, ils se préparent à accorder l'ensemble de leurs gestes au rythme de la musique. Non seulement le geste se modèle sur la mesure, mais toute la personne se transforme : « Une musique vive et bruyante augmente sensiblement l'activité de la circulation, les yeux sont plus brillants, la face se colore, toute l'habitude du corps sent un frémissement involontaire et le pouls des personnes qui sont sujettes aux intermittences prend une régularité très marquée⁽¹⁾.

Certains auteurs ont établi un curieux rapport entre l'action excitatrice de la musique et celle de l'alcool. Tolstoï n'est pas seul à l'avoir indiqué, un de nos professeurs les plus estimés du *Conservatoire de Musique* : M. Bourgault-Ducoudray, se plaît à rappeler une assez singulière classification qu'il a je crois établie *motu proprio* et à laquelle il fait de fréquentes allusions, c'est : l'ivresse grossière du vin ; l'ivresse plus généreuse — parce que désintéressée — du combat, et enfin l'ivresse idéale, celle de l'Art. Comme un Dieu bienfaisant l'Art tend à ses adeptes une coupe enchantée où leurs lèvres étanchent, parfois jusqu'à la mort, leurs soifs d'Idéal et de Beauté.

Plus terre-à-terre peut-être, mais soucieux de la même idée, M. Ch. Beauquier écrit, dans sa *Philosophie de la Musique* « Les sons violents grisent, comme les vins capiteux, mais de ce que la musique est d'un puissant effet pour animer au combat, si l'on en conclut qu'elle fait naître le courage, on devra alors reconnaître le même pouvoir à l'art du distillateur ; l'eau-de-vie produit aussi, par l'excitation du système nerveux, la même agitation, le même besoin d'action, et certains soldats, on le sait, ne peuvent se battre que gorgés d'alcool » ... « Le peintre ou le poète, à l'audition d'une œuvre musicale, peut sentir se réveiller en lui toutes les forces créatrices de son imagination et trouver un sujet de vers, un motif de tableau. Cette agitation générale de la sensibilité joue, pour lui, le rôle de café, de vin, d'un agent excitateur quelconque qui développe l'activité du système nerveux ; c'est ce que l'on pourrait appeler l'action alcoolique de l'art. »

Nul plus que notre grand Berlioz ne fut sensible à cette action et ne la manifesta plus vive, et disons le mot, plus désordonnée « Tout mon être, écrit-il, semble entrer en vibration, c'est d'abord un plaisir délicieux où le raisonnement n'entre pour rien. »

« L'émotion croissant en raison directe de l'énergie ou de la grandeur des idées de l'auteur, produit successivement une agitation étrange dans la circulation du sang, mes artères battent avec violence ; les larmes, qui d'ordinaire annoncent la fin du paroxysme, n'en indiquent souvent qu'un état progressif qui doit être de beaucoup dépassé. En ce cas, ce sont des contractions spasmodiques des muscles, un tremblement de tous les membres, un engourdissement total des

(1) *Dictionnaire des Sciences médicales.*

pieds et des mains, une paralysie partielle des nerfs de la vision et de l'audition : je n'y vois plus, j'entends à peine : vertige.., demi-évanouissement. »

Il est fort heureux, ajouterons-nous, que des manifestations aussi violentes soient assez rares, car nos salles de concert deviendraient d'un séjour difficile. Il est vrai qu'à un Berlioz toute indulgence peut être acquise. Une femme, une artiste d'élite, qu'un poète chanta en d'inoubliables vers : La Malibran, donna, elle aussi, certain jour, le spectacle d'une émotion musicale extrême. Elle entendait, pour la première fois, au Conservatoire, la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven. Elle fut saisie de telles convulsions qu'il fallut l'emporter hors de la salle.

Une personne de mes amies ayant assisté aux auditions que M. Colonne donna au Châtelet (janvier 1904) de la *Grande Messe de Requiem*, de Berlioz, nous a décrit l'effet produit sur elle par les quatre orchestres de trompettes qui se déchainent dans le *Tuba mirum*.

« Lorsque ces sonorités formidables commencèrent à s'étager, nous dit-elle, lors de la première audition, je fus saisie, de la tête aux pieds, d'un tremblement convulsif, je me faisais l'effet d'un vivant diapason, un froid intense me saisit, surtout aux avant-bras ; enfin les larmes me montèrent aux yeux, si vivement et si violemment que je dus faire un effort pour les empêcher de couler. Toute la région précordiale devint douloureuse et je ne sais si j'éprouvai du plaisir à cette audition tellement ces sensations brutales me bouleversèrent. »

« J'entendis encore deux fois la *Messe des Morts*, à quelques semaines d'intervalles, mais, bien que l'exécution fut la même, l'effet produit sur moi s'atténua considérablement. A la deuxième audition le froid disparut, le tremblement fut beaucoup plus faible et ne se produisit plus à la troisième exécution ; seuls les yeux se mouillèrent légèrement, et la douleur, dans la région du cœur, persista, mais je dois dire qu'elle est, chez moi, assez fréquente, quoique moins intense, lorsque les instruments de cuivre se déchainent en *forte* ». »

A ces exemples d'émotions individuelles, qui pourraient être multipliés si les auditeurs étaient auto observateurs et consignaient leurs particularités, nous voulons ajouter un impressionnant exemple d'émotion musicale collective.

La Révolution de Juillet avait produit, en Belgique, une grande effervescence. Un soir, on jouait la *Muette de Portici*, Lafeuillade chantait le fameux air : « Amour sacré de la Patrie. » Il y mit tant de chaleur qu'il enflamma l'auditoire. Tous, debout, acclamèrent le chanteur qui dut recommencer plusieurs fois ce morceau. Puis, à la sortie du théâtre, les spectateurs se réunirent dans un chœur formidable répétant l'air qui les avait enthousiasmés. La troupe voulut dissiper la foule, l'émeute se déchaina. Le lendemain, c'était la Révolution. Lafeuillade, qui avait inspiré le mouvement, se vit offrir un commandement militaire par les Belges. Il combattit à Berkem. On pourrait

ajouter : voilà où la Musique peut conduire un artiste qui en est fortement épris.

Au vrai, de pareilles manifestations ne peuvent se produire — du moins c'est à présumer — que lorsque les esprits sont prêts à l'action. C'est alors l'étincelle qui met le feu aux poudres. Sans nier la valeur du morceau précité il est à croire que, sans inconvénient, le chanteur le plus convaincu pourrait aujourd'hui le faire entendre sur l'une de nos scènes sans qu'une foule ameutée se précipitât aux armes.

Un autre curieux effet d'émotion musicale collective, auquel nous primes part — presque malgré nous — mérite d'être rapporté. On donnait, dans l'une de nos plus mauvaises salles (au point de vue acoustique), j'ai nommé le *Trocadéro*, une grande matinée au profit d'une œuvre dont le nom importe peu ici. M. Noté, l'excellent artiste de l'Opéra, figurait au programme et était, en outre, un des organisateurs de la fête. Ce détail a son importance. Préoccupé, actif, déjà surexcité par les incessantes demandes qui lui étaient adressées en qualité d'organisateur, M. Noté, en arrivant en scène, n'était pas dans l'état de l'artiste qui descend de voiture, chante son morceau, rentre dans la coulisse et repart, nullement ému ; lui était déjà *vibrant*. Il chanta avec un emportement, un enthousiasme, une flamme telle qu'il électrisa la salle. Ce qu'il chantait : *le Credo du Paysan* — que l'auteur me pardonne — au point de vue musical, n'était pas très bon. Mais l'effet fut immense. La salle croulait sous les applaudissements. Bravos, cris, *bis*, c'était du délire. Et moi, pauvre unité perdue, entraînée, je ne pouvais pas conserver mon sang-froid — peut-être d'autres étaient-ils dans le même cas — j'étais ému, bouleversé et... furieux contre moi-même.

Je grommelais tout bas : « Est-ce assez mauvais cette musique-là ! » Et, malgré moi, j'applaudissais tant que je pouvais. Rageur et enthousiasmé, j'ajoutais, pour apaiser ma conscience artistique : « Comment une si belle voix se met-elle au service de cette pauvreté-là ? — » Et j'aurais supplié l'artiste de recommencer. Et tous les autres suppliaient aussi. C'était à croire que cela ne finirait pas ces battements de mains, ces cannes frappant le plancher, enfin ce tapage infernal de gens qui viennent d'entendre des sons harmonieux et produisent à l'instant un bruit épouvantable pour témoigner de leur satisfaction. Au reste, vaincu par les cris, les rappels ; dans le silence, rétabli comme magiquement dès sa première note, M. Noté recommença : *Le Credo du Paysan*.

De nouvelles salves d'applaudissements le remercièrent, mais la première émotion était calmée. Passée cette minute unique qui met l'artiste en communion complète avec le public, qui fait que le premier « empoigne » le second, le secoue de la tête aux entrailles au rythme emporté du verbe ou du chant, le laissant enfin à la dernière note, au dernier vers, pantelant, vaincu, brisé d'une volupté idéale dont il demande cependant à grands cris les enivrantes violences.

M. DAUBRESSE.